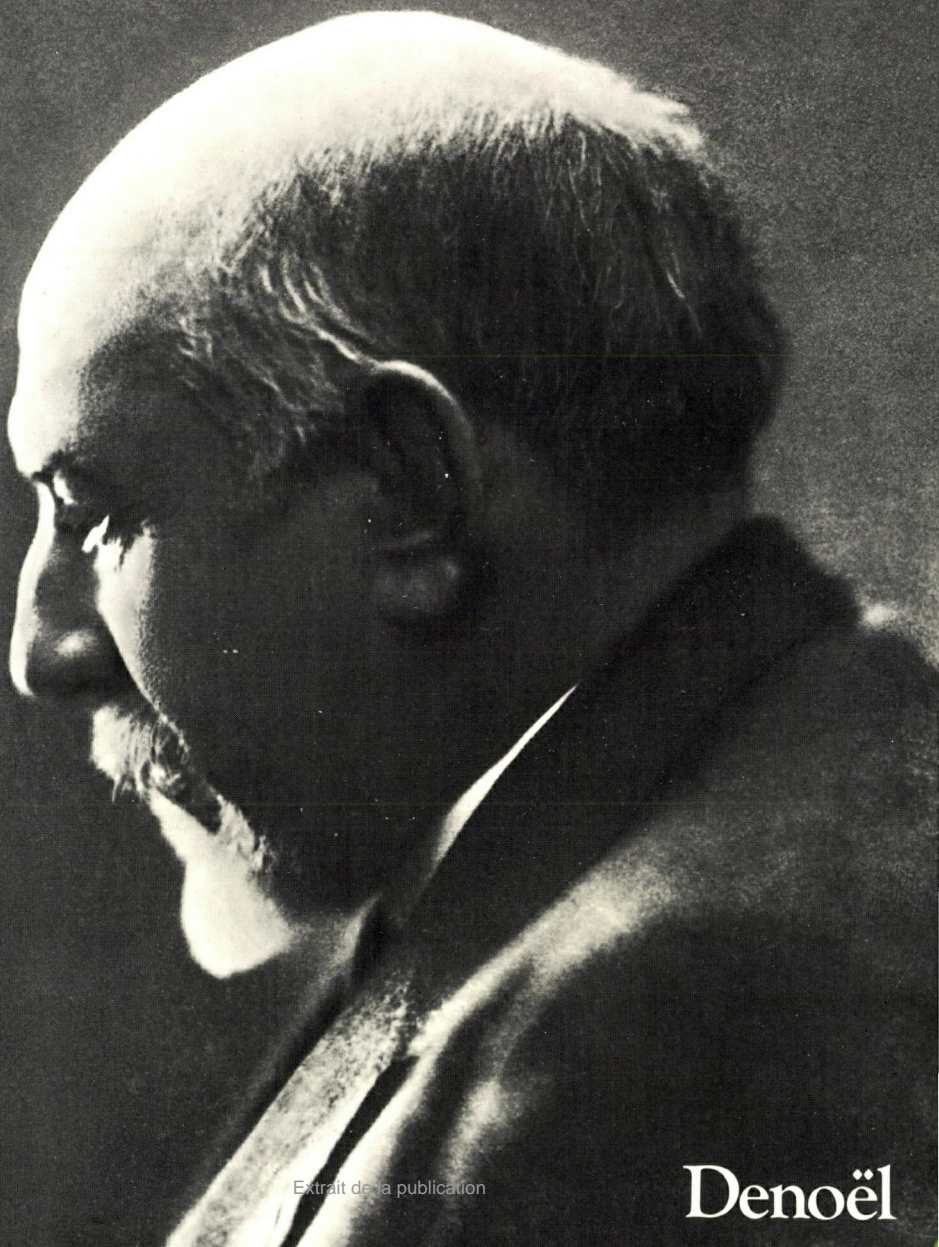


Georges Piroué

Luigi Pirandello

Sicilien planétaire



Extrait de la publication

Denoël

LUIGI PIRANDELLO
Sicilien planétaire

DU MÊME AUTEUR

nouvelles

- Ariane ma sanglante*, Denoël, 1961
Ces eaux qui ne vont nulle part, Éd. Rencontre, 1966
La façade et autres miroirs, Denoël, 1969
Feux et Lieux, Denoël, 1979, prix Valery Larbaud
Aujourd'hier (Instant romanesque), Balland, 1984
Madame Double Etoile, Denoël (à paraître)

récits

- Mûrir*, Denoël, 1958
Le premier étage, Denoël, 1961
Le réduit national, Denoël, 1970

romans

- Les limbes*, Denoël, 1959
Une manière de durer, Denoël, 1962
Une si grande faiblesse, Denoël, 1965, Prix Charles Veillon
La vie supposée de Théodore Nèfle, Denoël, 1972
San Rocco et ses fêtes, Denoël, 1976
A sa seule gloire, Denoël, 1980

essais

- Proust et la musique du devenir*, Denoël, 1960, prix Fémina-Vacaresco
Victor Hugo, romancier, Denoël, 1964
Pirandello, Denoël, 1967

GEORGES PIROUÉ

LUIGI PIRANDELLO

Sicilien planétaire

DENOËL

© Editions Denoël, 1988
19, rue de l'Université, Paris 7^e
ISBN 2-207-23460-6

A la discrétion de la vie

Je pense que la vie est une très triste bouffonnerie...

Pirandello à Filippo Surice

*Au vrai, on n'invente rien qui n'ait pas
quelque enracinement plus ou moins profond dans la réalité*

Feu Mathias Pascal

Le chaos

Peu avant sa mort, Pirandello, remontant aux origines de son « séjour involontaire sur la Terre », écrit les premières lignes d'une autobiographie qui ne sera pas poursuivie : frontispice nocturne où se trouvent rassemblées toutes les « lumières » au milieu desquelles cette vie est née et se déroulera — où toute vie, en vérité, se déroule.

Ces « lumières » sont de trois ordres : les lucioles qui volent dans l'air, imprévisibles, phosphorescences animales et astrales, on les reverra sur l'aire dans les chaudes soirées d'été ; les lampes de la ville au loin, entretenues par les humains (de quelle manière absurde, prière d'y aller voir dans la nouvelle *Les Surprises de la science*), ville où l'apparition du nouveau-né va être dûment enregistrée et dès lors il sera intégré à la société de ses semblables, il en subira les lois ; finalement la lanterne au bout du bras de l'oncle, évoquant la perpétuelle quête de l'homme, de sa raison d'être, finalité, substantialité parmi ces mouvantes et clignotantes constellations célestes et terrestres qui se renvoient en miroir leurs clartés. En parlant ainsi de sa naissance, le poète a-t-il su ce qu'il disait ou la poésie, comme il arrive, a-t-elle dépassé ses dires ?

« Une nuit de juin je tombai comme un ver luisant sous un grand pin solitaire dans une campagne plantée d'oliviers sarrasins et donnant à l'extrémité d'un plateau d'argiles bleutées sur la mer d'Afrique. On sait comme sont les vers luisants. On dirait que la nuit produit sa noirceur pour eux qui, volant on ne sait où, tantôt ici, tantôt là, allument un instant leur faible éclat vert. De temps en temps l'un ou l'autre tombe et l'on distingue alors à peine son vert soupire de lumière par terre, qui paraît éperdument lointain. C'est ainsi que je tombai en cette nuit de juin alors que tant d'autres lucioles jaunes brillaient vaguement sur une colline où s'étendait une ville qui cette année-là connaissait une grande mortalité. Sous l'effet de l'épouvante provoquée par cette grande mortalité, ma mère me mit au monde avant terme dans la lointaine et solitaire campagne où elle s'était réfugiée. Une lanterne à la main, un de mes oncles s'en alla par ces campagnes à la recherche d'une paysanne capable d'aider ma mère à me mettre au monde. Mais ma mère s'était

déjà aidée toute seule et j'étais né quand mon oncle revint avec la paysanne. Issue de la campagne, ma naissance fut portée sur les registres de la petite ville située sur la colline. Parmi tous ceux qui chaque jour y mouraient cette année-là, la naissance d'un seul être était comme une réparation dont il fallait tenir d'autant plus compte qu'elle était insuffisante et mesquine. Je pense cependant que les autres tiendront pour certain que je devais naître là et nulle part ailleurs, que je n'aurais pu naître ni avant ni après. Mais j'avouerai que de toutes ces choses je ne me suis encore fait et ne saurai certainement jamais me faire la moindre idée. »

Un demi-siècle plus tard, ces mêmes lucioles de la nativité seront évoquées dans *La Volupté de l'honneur* : « Et comme ces lucioles devant les yeux, il faisait jaillir devant ton esprit, venues des profondeurs les plus obscures de son âme, les pensées les plus inattendues. » Il s'agit ici de Baldovino, chevalier sans reproches de l'éthique bourgeoise et sophiste émérite — figure peut-être aussi, en filigrane, de son créateur tel qu'il se sera rêvé un jour.

En cet été de 1867, le choléra sévit en Sicile. Ce n'est pas la première fois ni tout à fait la dernière. Bien des maladies, ailleurs en voie de disparition, exercent encore leurs ravages dans l'île : la malaria dans les basses terres, le choléra et même, après la dernière guerre mondiale, la fièvre de Malte transmise aux enfants par le lait de chèvre.

Verga, dans une de ses nouvelles intitulée précisément *Le Choléra*, insiste moins sur les symptômes et le développement de la maladie, comme l'a fait plus tard Giono, mais sur les effets sociaux du fléau. Les riches qui possèdent des résidences de campagne y cherchent refuge contre la contagion. Ainsi le Prince et sa famille dans *Le Guépard* de Lampedusa. Il y en a même qui s'en vont jusqu'à Londres ou Constantinople. Les pauvres, eux, restent sur place mais barrent les chemins, se barricadent dans leurs villages pour empêcher la diffusion du mal par l'afflux des fuyards. Ils iront même jusqu'à l'assassinat de l'étranger, fût-il riche ou pauvre, peu importe, mais le riche se défend mieux que le pauvre contre la foule déchaînée.

Chose encore plus étonnante, la population insulaire s'imagine victime de propagateurs de l'épidémie, tout comme on a cru jadis, au moment de la peste de Milan, que celle-ci était due à des onguents pestifères dont certains individus, lynchés ensuite ou condamnés à mort alors qu'ils étaient innocents, graissaient les portes des maisons et les murs des rues. Un chroniqueur de cette année 1867 raconte à ce propos : « J'ai vu à Catane, à Girgenti, ailleurs, des hommes très distingués se soustraire en fuyant aux coups de poignard dont ils étaient menacés comme fauteurs de choléra. » C'étaient, croyait-on, des agents du gouvernement chargés de répandre la maladie pour lutter contre la pression démographique et augmenter les rentrées fiscales des taxes de succession. Cela en dit long sur les sentiments des Siciliens à l'égard de

l'État quelques années seulement après leur rattachement au royaume d'Italie.

Pourvu d'argent et propriétaire d'une maison de campagne, Stefano, le père de Pirandello, y a mis sa femme enceinte à l'abri. Lui-même est resté à Girgenti, vaquant à ses affaires. Et le voici touché par la maladie. Il cache la chose à sa femme. Il échappe à la mort, étant de très solide constitution, mais lorsqu'il se présente, guéri, aux yeux de la future mère, il a si mauvaise mine que, saisie d'effroi, elle est prise des douleurs de l'enfantement et accouche prématurément d'un fils sans l'assistance, comme on l'a lu, d'une sage-femme.

Ce fils est Luigi, second enfant du couple, qui écrira plus tard à un ami romain : « Je suis donc fils du chaos, et non d'une manière allégorique mais en exacte réalité puisque je suis né dans une maison de campagne à nous qui se trouve près d'un bois touffu appelé sous la forme dialectale *Càvusù* par les habitants de Girgenti, corruption de l'authentique et ancien vocable grec *Xaos*. » Et dans sa vieillesse à Marta Abba, son interprète préférée : « Salue de ma part le pin du Chaos et la vieille bicoque où je suis né », preuve que le site lui tenait à cœur. Il en a fait l'un des décors principaux de son roman *Les Vieux et les jeunes*.

Ce chaos, naturellement, est celui de la panique et de l'hécatombe : 53 000 décès dans l'île entre octobre 86 et août 87 ; 7 800 dans la seule ville de Palerme. La mort a plané sur la naissance du dramaturge, elle planera sur sa vie et son œuvre. Ce chaos est aussi le désordre mental et physiologique qui provoqua la naissance prématurée. L'enfant d'abord, puis l'adulte en a peut-être subi les conséquences. Pirandello, de toute évidence, est de complexion nerveuse ; c'est un anxieux. Mais cette unique cause, fût-elle le traumatisme d'une venue au monde perturbée, ne saurait expliquer l'originalité de sa nature.

Plus intéressant nous semblerait être ce détail omis jusqu'ici que le choléra, cette année-là, fut introduit en Sicile à la suite d'événements politiques. Un mouvement d'orientation républicaine avait éclaté à Palerme, faisant tache d'huile. Pour le mater, un corps expéditionnaire fut envoyé du continent dont les soldats, tout en poursuivant les fauteurs de troubles, transportèrent la maladie à la semelle de leurs souliers.

Cette révolte vient après et avant bien d'autres soulèvements dont l'origine remonterait à travers les succès et les revers du Risorgimento à l'occupation de l'Italie par la France napoléonienne et à la diffusion des principes de 89 — si ce n'est même, à juste titre, jusqu'au Siècle des Lumières.

A la fragilité physique et psychique de Pirandello correspond donc un état ambiant de déséquilibre politique dont on a trop négligé de tenir compte jusqu'à ces derniers temps dans l'analyse de son comportement et de sa pensée.

Ce chaos historique, pour qui connaît la région, se double d'un chaos plus précisément géographique.

Au nord s'élève la ville d'Agrigente (à l'époque Girgenti) sur sa colline abrupte en forme de fer à repasser, avec à son sommet le Duomo fondé au XII^e siècle et plusieurs fois restauré. Un correspondant anonyme écrivait dans la *Gazetta d'Italia*, numéro du 4 mai 1874 : « Girgenti était alors un amas de masures et de taudis ; les rues, non pas des rues : des sentiers, des rampes raides et tortueuses, pleines non seulement de créatures sales et en haillons mais aussi de gros et de petit bétail ; les hôtels, nids à insectes et à ordures, vous donnent le frisson dans le dos. » Ce à quoi répondent les tristes évocations du conteur. Dans la nouvelle *La Rente viagère* : « Plutôt que de rentrer par Porta di Ponte, il préférait prendre par la rue solitaire au-dessous de San Pietro jusqu'au Piano di Ravanusella, bien que le lieu fût mal famé à cause de tant de crimes demeurés obscurs et qu'à y passer sur le tard on fût frappé d'une certaine épouvante. L'écho des pas y retentissait parce que la pente trop rapide de la colline mettait presque les murs des maisons en surplomb. Maisons qui, sur le devant, dans la ruelle au-dessus, étaient d'un seul étage et d'aspect misérable tandis qu'ici sur les derrières, elles avaient des murs qu'on eût dits de cathédrale. De l'autre côté de la rue, là où elle commençait, se voyait encore l'antique enceinte de la ville avec les tours à moitié écroulées. » Ou bien, dans la nouvelle *Le Retour* : « Le cœur soulevé par la puanteur du fumier et des litières pourries, pataugeant parmi les eaux usées noirâtres qui coulaient en serpentant entre les cailloux jusqu'à la rue, Paolo Marra éprouva peine et dégoût au lieu de la secrète épouvante où baignait cette cour en ses lointains souvenirs d'enfance. »

Retirée à l'intérieur des terres, cette bourgade ne domine la mer que de loin. Elle ne jouit pas de sa fraîcheur. Derrière elle se déroulent les étendues brûlées de l'île — une île à trois pointes, compacte, d'où son antique nom grec de Triacrinia. Palerme sur la côte septentrionale donne sur la mer Tyrrhénienne et regarde vers Naples. Ce sont là les deux capitales de l'ancien royaume des Deux-Siciles. De Naples on remonte à Rome, Milan, Turin et, au-delà des Alpes, Paris à gauche, Vienne, Prague, Berlin à droite. Ainsi par terres successives accolées, de la péninsule italienne que les Siciliens appellent déjà « le Continent », on accède à la plus vaste péninsule européenne. Pirandello a suivi cet itinéraire à la fois d'exil et de célébrité.

De l'autre côté, du haut de la falaise, au sud, le Chaos comme un Finistère regarde la mer dite « africaine ». Sur ce rivage si peu amène lorsqu'on le compare à la côte est, celle de Taormina et Syracuse, Port-Empédocle s'est développé, par où s'est fait longtemps le commerce du soufre. Ce soufre était embarqué sur des bateaux étrangers, anglais et français, et c'est par là qu'une des rares richesses du pays s'écoulait. Le petit nombre y trouvait son profit, le grand nombre aucun. De nos jours, c'est de la même manière qu'on exploite le pétrole en Sicile. Par cette ouverture sur le large, Girgenti se rattachait au commerce mondial des

matières premières, aux grandes affaires, au capitalisme déjà (et encore) sauvage. Sauvagerie paysanne en haut, sauvagerie commerciale en bas. La petite graine Pirandello a joui là d'un bien mince espace pour germer et porter les fruits de notre civilisation.

Pourtant à proximité, mais hors de la vue, subsistent les ruines de l'antique colonie dorienne d'Akragas, fondée, dit-on, par une fille de Zeus et de la nymphe Astérope, citée par Thucydide, patrie d'Empédocle qui se suicida, comme on sait, en se jetant dans le cratère de l'Etna, beau trépas pour un philosophe. Ces vestiges sont les fameux temples étagés les uns au-dessus des autres, formes pétrifiées d'un passé que la vie a cessé d'animer. Les décombres sont parmi nous. Nous sommes tous promis à cette étrange survie formelle. Si obsédé d'être libre de tous liens, Pirandello n'y a pas échappé. Son passé il nous l'a donné à voir en le plongeant dans notre modernité.

Quant à la nature qui entoure sa maison natale, on dirait qu'elle a pris exemple sur les monuments en produisant les oliviers sarrasins douloureusement tordus que Pirandello a pu voir, qu'il n'a jamais oubliés puisque son fils Stefano a recueilli de sa bouche, à l'heure de l'agonie, qu'un tel olivier « au milieu de la scène » apporterait sa conclusion et sa signification au drame, demeuré inachevé, des *Géants de la montagne*.

Peut-on imaginer lieu de naissance plus suggestif d'un avenir nourri d'angoisses, plus traversé de courants contradictoires vers le futur, le révolu, centrifuges, centripètes, plus déchirants pour l'homme seul si singulier, si noué dans sa spécificité qu'a été Pirandello ?

Préhistoire maternelle

Le Français cocardier croit que les événements qui ont bouleversé l'Europe en 1848 sont nés de la Révolution de février, à Paris. Ce n'est pas tout à fait exact.

Au royaume des Deux-Siciles, Palerme s'est soulevé dès le 12 janvier, réclamant l'autonomie de l'île et un parlement. Le 29 du même mois le roi de Naples, Ferdinand II, accordait une constitution et réunissait un corps d'armée destiné à participer à la guerre de libération de l'Italie contre l'Autriche. Mais c'est ce corps-là que le roi utilisera pour reprendre le pouvoir absolu en mars 1849, après le bombardement de Messine qui lui a valu le surnom de roi Bomba.

Parmi les libéraux les plus compromis de cette révolution manquée se trouve un avocat sicilien du nom de Giovanni Ricci Gramitto. Poète politique à ses heures, il a fait partie du gouvernement provisoire issu du soulèvement si bien qu'il n'est pas concerné par l'amnistie promulguée pour beaucoup de ses camarades. Ses biens sont confisqués, il doit quitter l'île et il se réfugie à Malte où il mourra bientôt, incapable de

supporter l'isolement, l'inaction et les conditions économiques humiliantes imposées à lui-même et aux siens. Cet homme est le père de Caterina, mère de Pirandello. Celle-ci a souvent raconté à Luigi et à ses autres enfants l'aventure de ce voyage à Malte et ses paroles, son fils nous les a fidèlement rapportées, avec toute leur saveur, dans un texte publié en 1915, alors qu'elle venait de mourir.

« A treize ans avec ma mère, mes frères, mes sœurs, une sœur plus petite que moi et aussi deux frères plus petits, nous huit et pourtant si seuls, naviguant sur la mer dans une grosse barque de pêche, une tartane, voguant vers l'inconnu. Malte... Compromis dans des complots et exclu de l'amnistie royale après la révolution de 1848 à cause de ses poèmes politiques, mon père y vivait en exil. Sans doute étais-je incapable de comprendre, je ne comprenais pas toute la souffrance de mon père. Faire pleurer ainsi une maman et en plus l'épouvante, priver tous ces enfants d'un foyer, de leurs jeux, du confort, voilà ce que signifiait l'exil. Mais cela signifiait aussi ce voyage, avec la grande voile blanche de la tartane qui battait gaîment au vent, très haute dans le ciel comme pour désigner les étoiles de la pointe du mât et rien d'autre tout autour que la mer si bleue qu'elle en paraissait presque noire, et l'épouvante, encore une fois, à la contempler, mais aussi cet orgueil puéril du malheur qui fait dire à l'enfant vêtu de noir : *Tu sais, je suis en deuil* comme si c'était un privilège sur les autres enfants non vêtus de noir ; et l'anxiété aussi de tant de choses nouvelles à voir, que nous nous attendions à voir avec des yeux qui n'en finissent pas de scruter et qui pour le moment ne voient rien sinon la maman qui pleure entre ses deux fils aînés qui eux aussi savent et comprennent... Et alors nous les petits, nous pensons que les choses à voir plus loin, dans l'inconnu, ne seront peut-être pas belles. Mais l'île de Gozzo d'abord... puis l'île de Malte, quelle splendeur ! Avec ce hameau blanc de Bermula, minuscule au fond d'une anse d'azur... Une splendeur que ces choses s'il n'y avait pas eu la maman qui continuait à pleurer. Et bien vite nous également les petits, il nous a fallu comprendre, cessant vite d'être petits. Les grands venaient chez nous rendre visite à notre père et tous étaient tristes, sombres, comme sourds, et l'on eût dit que chacun d'eux parlait tout seul à ce qu'il voyait : la patrie lointaine où le despotisme restauré semait à nouveau le massacre partout, et chacune de leurs paroles semblait creuser dans le silence une fosse. Ils étaient là, impuissants. Rien à faire ! Et il y en avait qui, dès qu'ils le pouvaient, pour ne pas se ronger là de rage et de désespoir, gagnaient le Piémont, l'Angleterre... Ils nous quittaient. Et mon père, avec sa femme et ses sept enfants, que pouvait-il faire d'autre sinon dire adieu à tous ceux qui s'en allaient, à la vie, elle aussi, qui s'en allait ? »

Rien de surprenant dès lors que les frères de Caterina et Caterina elle-même se soient jetés plus tard, en 1860, à corps perdu dans l'épopée garibaldienne. D'autant plus que ce futur enthousiasme a longtemps été

entretenu et avivé par l'humiliation d'avoir dû vivre de la charité de l'oncle chanoine resté bourbonien — un oncle qui était allé chanter le *Te Deum*, fonction oblige, en l'honneur du roi rétabli sur son trône le jour même où le frère partait pour l'exil. Bon homme, cependant, toujours comiquement soucieux de ménager la chèvre et le chou, d'assurer un avenir tranquille à ses neveux va-t-en guerre au point de les avoir dirigés, mais finalement en vain, du côté de la carrière ecclésiastique.

Le 6 mai 1860 Garibaldi et ses fidèles (1 089 hommes que l'Histoire, pour simplifier, a appelés les Mille) s'embarquent à Gênes pour la Sicile sur deux navires fournis par un industriel sympathisant. Sans avoir l'appui avoué de Cavour, sans se heurter non plus à son opposition résolue. Le ministre laisse aller les choses : il sera toujours temps, si l'entreprise échoue ou si les chancelleries européennes grognent par trop, de la désavouer, et si elle réussit, de la récupérer, si possible au profit du Piémont. En mer, les deux navires se perdent de vue puis se retrouvent et c'est le fameux débarquement de Marsala, à l'ouest de l'île, dans un port dégarni de troupes ennemies et en présence de deux bâtiments anglais qui observent une neutralité bienveillante.

Un des fils de Giovanni, Vincenzo, n'avait même pas attendu ce débarquement pour tenter de soulever presque à lui seul ses concitoyens de Girgenti dès le 4 avril. Il sort dans la rue, il a dans sa poche le drapeau tricolore que sa sœur Caterina avait cousu en secret, dans le noir, sous un escalier. Ayant échoué dans sa tentative, il rejoint les Chemises rouges qui forment un demi-cercle de feu sur les montagnes entourant Palerme. Il participe aux combats pour la prise de la ville et suivra le général dictateur jusqu'à Naples. Un autre fils, Rocco, inaugure le même glorieux chemin en risquant, ce même 4 avril, une attaque à Palerme contre les troupes napolitaines. Après la chute de la ville, il combat à la bataille de Milazzo, le 20 juillet, traverse le détroit de Messine et prend part à l'entrée triomphale à Naples, le 7 septembre. « Je passai au milieu des troupes bourbonniennes encore maîtresses de la ville qui me présentèrent les armes », écrit Garibaldi dans ses *Mémoires*. On aurait tort d'en conclure que cette conquête de la Sicile fut une simple promenade militaire : une dure campagne, au contraire, mais vécue dans un élan d'ivresse romantique dont les souvenirs de Giuseppe Cesare Abba, par exemple, *Da Quarto al Volturmo*, nous donnent une juste idée à parfum stendhalien. Enfin le 1^{er} octobre la victoire du Volturmo conduit à l'entrevue de Teano entre Garibaldi, l'aventurier républicain remontant du Sud, et le roi de Sardaigne Victor-Emmanuel descendu du Nord pour contenir la fougue de son trop entreprenant allié. Apothéose, selon l'histoire officielle : le roi de Sardaigne, moustache en croc, sur un cheval blanc, le sabot levé, Garibaldi enveloppé d'amples étoffes multicolores sur un cheval sombre et tout autour, du côté du peuple, *Viva ! Viva !* tandis que l'escorte royale ne pipe mot. L'affrontement d'Aspromonte se lit déjà dans cette scène.

Cet affrontement du 29 août 1862, alors que Garibaldi a repris

l'offensive en direction de Rome et que le roi, appuyé par Napoléon III, lui barre le passage, ne souhaitant pas qu'en l'état diplomatique de l'Europe le pouvoir temporel du pape s'écroule prématurément, le malheur veut que la famille Ricci Gramitto l'ait subi dans sa chair. Un troisième fils, Innocenzo, ayant comme ses frères participé aux événements de 1860, avait ensuite fait carrière dans l'armée piémontaise. Il se trouva donc à ce funeste combat entre anciens compagnons d'armes parmi les « fusilleurs des garibaldiens », en face de Vincenzo, de Rocco et de Stefano, son futur beau-frère et futur père de Luigi Pirandello. Sa sœur, Caterina, ne le lui aurait pas pardonné alors que Pirandello, pour arranger les choses, ne fait que « supposer » sa présence dans les rangs piémontais.

Au cours de la même journée mais dans l'autre camp, le sous-lieutenant Rocco recueillait la botte trouée de Garibaldi blessé à la jambe. Il légua cette relique à notre écrivain qui « ayant pieusement conservée » finit par en faire cadeau à la ville de Rome.

Cette grande affaire de l'unité italienne qui a rempli le XIX^e siècle de ses péripéties cache bien des ambiguïtés, des divorces au sein des familles, des groupes, des partis, bien des déchirements à l'intérieur même de chacun. Les hommes qui ont fait l'unité sont loin d'avoir joui à l'heure de l'action du confort de leur propre unité. A preuve, justement, l'option inverse, libérale pour l'un, royaliste pour l'autre, de Giovanni Ricci Gramitto l'aristocrate anticlérical, et de son frère, vicaire général de la cathédrale, exact à remplir ses devoirs opposés tant familiaux qu'ecclésiastiques. Ou bien les destins antagonistes d'Innocenzo enrôlé dans l'armée régulière sarde et de ses frères irréguliers parmi les Mille : de camarades devenus ennemis au gré des hasards — concertés en haut lieu — de l'Histoire.

Quant aux protagonistes du drame, il n'est pas nécessaire d'en savoir bien long pour deviner sous l'alliance de fait les arrière-pensées de Cavour et l'impatience déclarée de Garibaldi. Le ministre piémontais est partagé entre la fidélité au roi son maître et la tentation d'exploiter à fond les chances de succès rapide que lui offre le soutien à Garibaldi. Entre la prudence et l'opportunisme son esprit balance. Faut-il ou non courir le risque de mettre en danger l'équilibre européen et la légitimité même du pouvoir royal ? De son côté le chef des Mille hésite à favoriser par trop l'élan révolutionnaire des populations paysannes du Midi. En fait, il le réprime, se coupant ainsi des masses qui le soutenaient et se mettant, par conséquent, en position de faiblesse face à l'allié du Nord, par peur de se voir débordé à gauche. Cavour refuse l'avenir républicain, Garibaldi l'avenir socialiste. De même coup, à cause de ces séditions populaires, les libéraux siciliens ralliés à la cause garibaldienne se voient poussés à se jeter dans les bras du futur roi d'Italie alors qu'ils souhaitaient primitivement un statut d'indépendance pour la Sicile. Résultat, leur déception une fois l'île rattachée au royaume et, selon

eux, fort mal traitée, et de la part de la population paysanne une amertume à voir ses revendications rejetées, qui s'est longtemps traduite par des actes de brigandage. Et qui sait si la mafia n'a pas dû une partie de son pouvoir, ou tout au moins l'une de ses dérivations, à cette déception rurale ? Une mafia jouant, bien sûr, non le rôle du prévaricateur mais celui du justicier. La nouvelle *La Ligue dissoute* pourrait nous en suggérer l'idée. Par l'intermédiaire d'un certain Bombolo, honnête homme s'il en fut, les propriétaires auxquels on a volé du bétail peuvent se le faire restituer à condition de verser une certaine somme. Cette somme Bombolo la répartit entre les ouvriers agricoles scandaleusement mal payés. Il n'est pas question, comme on voit, de réformer l'ordre des choses. Qui donc en serait capable quand les nantis détiennent tout le pouvoir ? Mais l'acte illégal du vol sert à rétablir l'équité économique parmi les déshérités.

De ces fausses solutions, volte-face et trahisons l'Italie a eu à souffrir et souffre encore aujourd'hui. Il en est sorti ce qu'il est convenu d'appeler « la question méridionale ».

De cette matière historique, patrimoine de sa famille, Pirandello a plusieurs fois tiré parti. Ainsi une nouvelle, *L'Autre Fils*, fait allusion au passage de Garibaldi dans l'île, mais d'une manière qu'on n'attend pas de la part d'un rejeton de tant de garibaldiens convaincus. Garibaldi, est-il raconté, fit ouvrir les portes des prisons. Libérés, certains droits communs enrôlèrent de force les paysans dans leurs bandes de pilleurs, d'incendiaires, d'assassins. Ils allaient jusqu'à jouer aux boules avec les têtes tranchées de leurs victimes.

Verga lui aussi a traité le sujet des révoltes paysannes et de leur sanglante répression. La nouvelle *La Liberté* évoque les événements survenus au village de Bronte où le massacre de certains gros bonnets fut suivi de l'exécution des meneurs, cela sous l'autorité du général des Chemises rouges Bixio.

Peut-être est-ce à l'imitation de ce vénéré maître que Pirandello a écrit *L'Autre Fils*. On notera cependant qu'il ne stigmatise que les excès meurtriers des « brigands » tandis que Verga tient la balance égale entre les violences des villageois et la cruauté indifférente et hypocrite de la justice bourgeoise.

C'est secondement en arrière-fond, survivance des « Vieux », qu'apparaît embaumée, pétrifiée, l'épopée garibaldienne dans *Les Vieux et les jeunes* alors que le devant de la scène est occupé, drame des « Jeunes », par les troubles sociaux de 1892-94 en Sicile. Ce roman méritera qu'on s'y arrête longuement au moment de sa parution.

Mais soulignons dès à présent que tout au cours de la vie de Pirandello, cette phase héroïque de l'histoire de sa terre natale et le sort malheureux qui en est résulté pour elle peuvent avoir souterrainement inspiré telle ou telle de ses options politiques aventureuses, pesé sur sa pensée instable, joué un rôle obscur dans l'élaboration de son œuvre si pessimiste.

Pirandello n'a pas été un homme d'action — l'action théâtrale lui a suffi. Ses interventions sur le terrain politique ont toujours été impulsives, irréfléchies, d'ordre, dirons-nous, affectif. C'est bien pourquoi nous soupçonnons que s'il n'avait pas tous ces faits dans l'esprit, s'ils ne sont qu'épisodiquement apparus sous sa plume, il doit les avoir assimilés comme on suce le lait de sa mère. Jusqu'à la mort, il les aura charriés dans ses veines. Ils sont sa chair et son sang.

L'énorme père

Le père de Luigi, Stefano Pirandello, n'est pas de souche sicilienne mais d'ascendance ligure. Ses ancêtres, originaires de Pra, dans la province de Gênes, avaient émigré en Sicile dans le courant du xviii^e siècle. Son père, Andrea, avait eu le temps d'engendrer vingt-trois enfants avant de mourir en 1837 du choléra. C'est au choléra aussi que Luigi a dû sa naissance, ou tout au moins les circonstances de sa naissance.

Au moment de cette mort, Stefano avait à peine deux ans. Son frère aîné, soucieux de préserver la grosse fortune amassée par le défunt, tint le cadavre caché pendant trois jours malgré les risques de contagion, pour se donner le temps de réunir toutes les rênes du pouvoir entre ses mains. Il s'agissait de diriger un important commerce d'agrumes et de soufre auquel Stefano sera associé dès l'âge requis.

Là-dessus, venu de la lointaine Ligurie sur les mêmes chemins de mer que les Pirandello, Garibaldi débarque dans l'île. Stefano fait partie des nombreux jeunes gens siciliens (on les appelle les *Picciotti*) qui le rejoignent et le suivront où il voudra. Jusqu'au Volturmo d'abord, jusqu'à Aspromonte ensuite.

Le jeune volontaire a même eu l'honneur, dit-on, d'être remarqué à Palerme au cours d'un combat par le généralissime. Lequel lui aurait dit : « Mon garçon, vous êtes trop exposé, allez-vous-en de là. » Et il aurait pris sa place, observant tranquillement à la jumelle la maison d'où partaient les coups de feu. L'anecdote est utilisée dans le roman *L'Exclue*.

À la bataille d'Aspromonte les choses, comme on sait, ont plutôt mal tourné pour les garibaldiens. Ils sont faits prisonniers par les Piémontais, leur chef leur ayant donné l'ordre de ne pas ouvrir le feu, ordre qui ne fut pas tout à fait respecté.

Ici apparaît une première différence — il y en aura bien d'autres — entre le clan maternel Ricci Gramitto et le clan paternel Pirandello. Plutôt que d'accepter la captivité, Stefano préfère la fuite et le retour à la maison tandis que son futur beau-frère Rocco met son point d'honneur à subir la prison. Lorsqu'il est libéré, Stefano, ancien compagnon d'armes, est là, à Girgenti, mêlé au peuple pour l'accueillir en triomphe. Nous sommes en octobre 1862. La rencontre a lieu en ces

heures de joie débordante entre Caterina et Stefano, préambule au mariage qui aura lieu en novembre 1863. Deux mondes s'unissent qui donneront naissance à un troisième monde promis à la plus grande célébrité.

Stefano, le fils de l'écrivain, nous a laissé une relation brûlante de cette scène historico-privée :

« ... Stefano et Caterina s'étaient vus pour la première fois en ce moment d'exaltation : lui beau, elle non, à part les yeux. Et puis à vingt-huit ans elle se considérait déjà comme une vieille fille ; sa jeunesse, elle l'avait donnée à la patrie. Quand Stefano, séance tenante, demanda sa main, elle crut à une plaisanterie. Ce fut un mariage patriotique. Elle riait et secouait la tête en y repensant. Beaux jours de ferveur : toutes les forces saines, tous ceux qui avaient la foi devaient se réunir dans l'œuvre sacrée de faire l'Italie et de la faire grande. »

Ce texte écrit en 1936, au moment de la mort de Pirandello, fait écho à celui que Pirandello avait mis dans la bouche de sa mère en 1915, alors qu'elle venait de décéder : « ... ce mariage m'échut parce que c'était sa volonté, lui qui pouvait s'imposer à mon cœur par sa belle prestance et mieux encore, en ces ferventes années, par l'esprit que vous, mes enfants, vous lui connaissez, un esprit grâce auquel, tout vieux qu'il est, il s'exalte encore et s'émeut comme un enfant à l'occasion de tout ce qui accroît l'honneur de la patrie. »

Nous sommes loin du mariage arrangé entre les familles mais il est cependant clair que les événements politiques et surtout l'ardeur des sentiments de l'époque ont quasi joué le rôle des pères associés pour faire le bonheur — prétendu — de leurs enfants. Il y a dans cet épisode une soumission aux faits et à la volonté générale, la manifestation d'une passion qui n'est pas tout à fait celle de l'amour à deux mais celle d'un patriotisme partagé avec tous. Les deux fiancés sont pris dans les rets d'un consensus, comme Vénus et Mars sous le filet de Vulcain.

Deux fois projeté de Ligurie en Sicile par ses ancêtres puis par Garibaldi, Stefano fait figure de corps étranger dont le choc va provoquer la scission de la cellule mère. Il se comporte en conquérant qui enlève de vive force sa future femme comme le soldat prend d'assaut une redoute. Elle et lui cèdent à l'ivresse d'une chaude affaire.

Or malgré la place que l'Histoire tient dans leur union, ils n'ont pas vécu la même Histoire ou, si l'on veut, ce n'est pas de la même manière qu'ils se sont sentis impliqués dans le Risorgimento. Du côté des Gramitto, l'activisme, loin d'engendrer l'opportunisme ou le cynisme, est doublement traditionnel : il remonte au libéralisme du siècle précédent — qui a eu en Sicile ses propagandistes et ses martyrs ; il reste sous le contrôle du formalisme culturel aristocratique. En même temps que les fils Gramitto s'enivrent d'agir, ils goûtent à la volupté de l'honneur toujours sauvegardé. Leur « progressisme » est nourri du passé. A l'inverse, du côté de Stefano Pirandello, on se berce de vœux d'avenir beaucoup

plus aventuristes. Formé à l'école du commerce, on s'embarrasse moins de scrupules, on est contraint par le métier qu'on exerce d'en faire bon marché. On s'applique à exploiter la nouvelle situation qui s'offre. On est tourné vers le décollage économique de la nouvelle Italie comme l'ont été des garibaldiens tels que Vincenzo Florio de la Compagnie générale de Navigation ou Giovanni Pirelli, fondateur de l'industrie transalpine du caoutchouc.

Caterina est petite. Une photo qui la représente assise sur une chaise basse entourée de ses trois enfants en témoigne. Elle n'est pas jolie non plus. Dans la nouvelle *Le Retour*, Pirandello a fait du personnage de la mère une pauvre femme défigurée « pour être tombée, étant enfant, d'une fenêtre dans la rue ». Le respect filial se serait-il ainsi mieux accommodé de cette laideur par accident plutôt que d'une laideur de nature ?

Stefano est très grand. Or les géants ne sont pas rares dans l'œuvre de Pirandello — à vrai dire jusqu'à la fin avec *Les Géants de la montagne*. Une nouvelle raconte qu'un jour une famille de colosses, cinq mâles et trois femelles, invitent à manger pour le remercier d'un service rendu, un pauvre maigrichon timide. Animés des meilleures intentions, mais hâbleurs et brutaux, ils le terrifient, bâfrant des montagnes de nourritures. L'invité balbutie : il n'a qu'un appétit d'oiseau. Sans aucun ménagement, les colosses l'obligent à ingurgiter cochonnailles, venaisons et boissons. Ce sont des chasseurs, eux, et même un meurtre ne leur fait pas peur. Et c'est bien à deux doigts de la mort qu'à force d'une fastueuse hospitalité qui n'est en réalité qu'un cruel sadisme inconscient, ils mettent le petit gringalet. Lequel, profitant d'une querelle qui vient de dresser les géants les uns contre les autres, abandonne jusqu'à ses chaussures pour pouvoir fuir plus vite et plus silencieusement.

On sera attentif aussi à l'histoire de dame Margherita, une montagne de chair elle aussi, qui épouse l'ingénieur Todi pas plus haut que trois pommes. L'offre de mariage était pour rire, mais finalement cela s'est fait et cela n'a pas si mal marché jusqu'à l'arrivée des enfants, deux colosses dignes de leur mère, si bien que le père craint fort de n'être pas respecté. « La paternité, conclut le conteur en bon Sicilien, ne peut pas ne pas être chose sérieuse. » Une abondante illustration en sera faite.

Comme souvent chez Pirandello, le souvenir autobiographique plus ou moins consciemment perçu fait l'objet de variations diverses, inversé dans les données, tourné en farce pour être mieux distancé... ou camouflé. Le grotesque de ce *Mariage idéal*, comme s'intitule la nouvelle, ne devrait pas nous écarter, mais nous rapprocher au contraire, du couple mal assorti dont notre auteur est né.

Car Stefano n'est pas seulement différent de son épouse par la taille, il l'est par sa prépotence de mâle au sein de la famille, devant qui tout le monde s'incline, tout le monde tremble. Il entre, il sort — il est plus souvent dehors que dedans — il va où il veut, il n'a de comptes à rendre à

Né à Agrigente, bourg de Sicile, en 1867, Luigi Pirandello sera cinquante ans plus tard l'un des plus célèbres représentants de la crise morale qu'a traversée l'Europe après la Première Guerre mondiale. D'abord écrivain de province, il sera aussi celui qui, de fond en comble, bouleversera l'art du spectacle.

Par quelles étapes cette exceptionnelle ascension à travers les formes d'expression successives du roman, de la nouvelle (dont il est l'un des maîtres), de la comédie dramatique qu'il sert aussi bien comme auteur que comme metteur en scène ?

Pirandello est un homme à transformations, jonglant avec les masques de ses personnages aussi bien qu'avec les siens propres – masques toujours révélateurs, "nus", ainsi qu'il l'a dit. Or, si la bibliographie française s'honore de nombreuses études sur le théâtre de Pirandello, aucune biographie générale n'avait encore été consacrée jusqu'ici à son génial créateur. Lequel a pourtant connu, dans sa vie privée, l'atroce tragédie de la folie de sa femme, et, dans sa vie publique, la misère sicilienne, la guerre de 1914, la montée du fascisme, toutes choses dont sa pensée s'est nourrie.

Que de rapports à éclaircir entre cette existence si douloureuse et cette œuvre si variée et bouillonnante d'invention !


Romancier, nouvelliste et essayiste, Georges Piroué s'occupe depuis trente ans et plus de la littérature italienne. Il a traduit Malaparte, Mario Soldati et récemment Natalia Ginzburg. Dans un premier essai, paru en 1967, il s'était consacré à l'élu- cidation des mille aspects que peut revêtir le pirandellisme. Aujourd'hui, comme traducteur et présentateur, il est responsable de la publication intégrale des Nouvelles pour une année, en cours chez Gallimard.

Photo de couverture :
Archives Mondadori



9 782207 234600

Extrait de la publication

3.88 
ISBN 2.207.23460.6
148 FF TTC